

LES COMPAGNONS D'HOPITAL

Il était vers 1854, pendant la guerre de Crimée. Les soldats français divers assauts donnés à la forteresse de Sébastopol. étaient, dès que leur état leur permettait, transportés des ambulances où ils étaient mal, à Constantinople pour être soignés à l'hôpital, où ils étaient bien.

Parmi les nombreux blessés réunis dans cet hôpital, il y en avait deux qui avaient été atteints par la même décharge de mitraille. L'un, sergent-major dans la ligne, avait eu deux doigts de la main droite emportés, l'autre, simple artilleur, avait eu la main droite emportée tout entière et une contusion très grave à la jambe gauche.

Les soldats, tout héroïques et braves qu'ils soient, sont impersonnels, comme l'étaient autrefois les moines dans les couvents. Ils se tutoient, fraternisent, et souvent ils ignorent leurs noms. Aussi, quand ces deux blessés causaient, ils s'appelaient l'un « sergent », l'autre « artilleur ». Ils causaient souvent dans le dortoir de l'hôpital. C'était leur seule distraction. Ils parlaient de la France, des parents et des amis qu'ils y avaient laissés, et faisaient des vœux pour qu'une guérison prochaine leur permit d'aller les rejoindre. Quelque triste que fût leur état, ils étaient gais et ne doutaient pas de la victoire définitive que devait remporter leurs compagnons restés en Crimée.

La blessure du sergent-major se cicatrisait très vite, mais celles de l'artilleur, plus graves et plus profondes, ne faisaient pas de progrès.

Un matin, on vint prévenir le sergent-major qu'il faisait partie des blessés qu'un transport français allait prendre pour les ramener en France. Le moment était arrivé où ces deux amis allaient être séparés. En apprenant cette nouvelle, l'artilleur, bien qu'il fut brave comme son sabre et énergique comme un démon, se mit à pleurer, et, au milieu de ses sanglots, il dit à son camarade :

— Tu es heureux, toi, tu es guéri, tu vas partir et revoir les tiens, tandis que moi je reste, et je suis sûr, malgré qu'on me le cache, que je laisserai ici ma peau. Ce n'est pas un malheur, car je ne pourrai plus travailler, n'ayant plus de main droite, puis affligé en outre d'une jambe qui ne pourra plus me soutenir.

Et, en disant ces mots, ses sanglots redoublaient.

— Tu étais, reprit-il, en embrassant le sergent-major, mon compagnon, ma garde-malade, toi parti, me voilà seul et abandonné, et si je meurs, tu ne seras point là pour me fermer les yeux et dire pour moi une petite prière.

Le sergent, partageant son émotion, essaya de le consoler, et de lui persuader qu'un jour il le retrouverait à Paris occupant un de ces emplois qui sont réservés de droit aux soldats mutilés à la guerre.

Ils en étaient là de leur attendrissement, lorsqu'un infirmier vint avertir le sergent de s'habiller et le prévenir que, dans une heure, il serait embarqué à destination de Marseille. Alors, l'ar-

tilleur, bien que brisé par ses blessures, se souleva dans son lit et, serrant le sergent-major avec son bras gauche, le couvrit de baisers et l'inonda de ses larmes. Il le pria de ne pas refuser ce qu'il allait lui proposer.

— J'ai, lui dit-il, dans la poche de mon pantalon, une bourse qui contient quinze francs. Ici, je n'ai besoin de rien ; tu vas prendre ces quinze francs avec lesquels, en route, tu pourras te donner quelques petites douceurs. Prends cet argent, je le veux, et surtout ne t'avise pas de refuser, car tu me ferais une très grande peine. Je te les offre de bon cœur, bien que te les donnant de la main gauche, puisque je ne possède plus l'autre, et si, comme tu me le disais, je dois un jour occuper en France un de ces emplois réservés aux soldats estropiés, eh bien ! tu me les rendras.

En cet instant, l'infirmier revint dire au sergent qu'il fallait partir et rejoindre le bâtiment sur lequel il devait s'embarquer.

Les deux soldats s'embrassèrent encore en pleurant, tandis que l'artilleur, de sa main

gauche, bien que brisé par ses blessures, se souleva dans son lit et, serrant le sergent-major avec son bras gauche, le couvrit de baisers et l'inonda de ses larmes. Il le pria de ne pas refuser ce qu'il allait lui proposer.

— J'ai, lui dit-il, dans la poche de mon pantalon, une bourse qui contient quinze francs. Ici, je n'ai besoin de rien ; tu vas prendre ces quinze francs avec lesquels, en route, tu pourras te donner quelques petites douceurs. Prends cet argent, je le veux, et surtout ne t'avise pas de refuser, car tu me ferais une très grande peine. Je te les offre de bon cœur, bien que te les donnant de la main gauche, puisque je ne possède plus l'autre, et si, comme tu me le disais, je dois un jour occuper en France un de ces emplois réservés aux soldats estropiés, eh bien ! tu me les rendras.

En cet instant, l'infirmier revint dire au sergent qu'il fallait partir et rejoindre le bâtiment sur lequel il devait s'embarquer. Les deux soldats s'embrassèrent encore en pleurant, tandis que l'artilleur, de sa main gauche, bien que brisé par ses blessures, se souleva dans son lit et, serrant le sergent-major avec son bras gauche, le couvrit de baisers et l'inonda de ses larmes. Il le pria de ne pas refuser ce qu'il allait lui proposer.

Il fit la campagne d'Italie et se couvrit de gloire à Magenta, à Palestro et à Solferino. Il fut cité à l'ordre du jour pour avoir pris deux drapeaux sur le champ de bataille. Il devint sous-lieutenant, puis lieutenant et obtint aussi la croix de la Légion d'honneur. Mais ni les honneurs ni la gloire ne lui firent oublier son compagnon d'hôpital. C'est en vain qu'il l'avait demandé à tous les échos d'alentour.

Lorsque ses camarades du régiment le félicitèrent, la coupe à la main, pour arroser ses épaulettes, il se montra très gai, mais cependant une pensée triste se mêlait à sa joie. Il pensait à l'artilleur et aurait bien voulu qu'il fût de la fête.

Le sergent, devenu capitaine, a pris sa retraite. Comme il est très intelligent et très actif, il s'est établi et a créé une bonne maison, dans laquelle il a su réaliser une assez bonne fortune. Il s'est marié, et, la veille de la cérémonie, il est allé verser pour les pauvres cinq cents francs au curé de sa paroisse, pour soulager sa conscience et ne plus sentir peser sur elle cette dette de quinze francs dont il ne pouvait s'acquitter.

Et ce capitaine fait un très bon usage de sa fortune. Son plus vif désir est d'en faire profiter ses amis, qu'il réunit très souvent à sa table. Au dessert, quand on porte les santés, il n'oublie jamais son artilleur de l'hôpital, et fait sans cesse des vœux pour que le hasard le lui fasse retrouver.

Voilà plus de trente ans qu'il attend, et, comme sœur Anne, il n'a jamais rien vu venir.

Un soir de janvier, alors que la neige et la tempête font rage, que les contrevents des maisons battent, que les tuyaux de cheminées jonchent les rues, le capitaine, sa journée terminée, s'en allait chez lui où une femme souriante et un dîner succulent l'attend.

Au coin d'une rue, sous un verger, il fut abordé par un pauvre infirme, grelottant de froid et de faim, qui lui demanda l'aumône. Pour toute réponse, le capitaine se jeta sur le mendiant et l'embrassa avec effusion.

C'était l'artilleur de l'hôpital de Constantinople ! Il l'emmena chez lui, le mit à la place d'honneur et lui fit boire du vin de derrière les fagots, puis il lui dit :

— Tu ne me quitteras plus, je te donne tes invalides dans ma maison, et tu nous raconteras tes malheurs, car je ne suppose pas que tu aies jamais été heureux.

Puis, tirant sa bourse, le capitaine prit quinze francs qu'il remit à l'artilleur en lui disant :

— Prends ceci, les bons comptes font les bons amis ; plus tard, nous fixerons la somme de ta complète oisiveté, car tu ne travailleras plus, tu as assez souffert !

GUSTAVE CLAUDIN.



C'était l'artilleur de Sébastopol. — Page 341, col. 3).

gauche, insinuait ses quinze francs dans la poche du sergent. Celui qui s'en allait était aussi triste et aussi navré que celui qui restait cloué sur son lit d'hôpital.

Le sergent était content d'être à peu près guéri, puis de revenir en France, mais l'idée d'avoir laissé seul à l'hôpital son compagnon d'infortune lui gâtait sa joie. Sa tristesse augmenta, lorsqu'il constata qu'il ignorait le nom de celui qui s'était dépouillé pour lui, comme de son côté son généreux camarade devait probablement ignorer le sien. C'était là une erreur et un oubli qui seraient sûrement cause plus tard qu'il ne pourrait jamais se libérer envers son charitable prêteur.

Complètement rétabli, le sergent-major revint à son régiment, où un avancement rapide l'atten-

On emploie actuellement au Canada 600,000 balles de coton d'une valeur de \$3,000,000 ; c'est une augmentation, en dix ans, de près de 50,000 balles. Il y a en ce moment, dans tout le Canada, 500,000 broches, donnant de l'ouvrage à 9,000 personnes. Le capital investi dans cette industrie est d'environ \$9,000,000.